

A l'hôpital

Dans le parking, les manœuvres des autos et des camionnettes répondent à celles des ambulances et des brancardiers qui en descendent, s'activant, jeunes souvent.

Des gens fument malgré leurs perfusions, les traits tirés, prématurément vieillis par la maladie, le regard cancéreux, au loin, l'œil perdu vers autre chose.

Tel autre a le bras ou la jambe emplâtré.

Et l'on porte sur un brancard tel vieux retrouvé gisant dans sa cuisine, victime d'une congestion ou d'une crise cardiaque.

Une urgence.

Quelques badauds fixent la scène avec un certain voyeurisme.

C'est le ballet des taxis qui vont et qui viennent ou le pas lent d'un homme qui marche vers la sortie, délivré enfin.

Garée, la voiture du docteur, puissante et moderne, confortable, voisine celle de l'aide-soignante, petite et humble.

Un homme aux allures militaires gère la circulation par ses bras qui s'activent en tous sens.

Quelques parterres, des bosquets, un soupçon de verdure devant l'hôpital.

Il n'y a pas d'enfants qui jouent. Ceux-là sont à l'école pour le moment.

L'aspect solennel, impressionnant, de l'hôpital s'impose. Vieux mais rénové entièrement dans les intérieurs.

Aujourd'hui, le lieu accueille des malades de tous âges.

Gris, monotone, peu surveillé en apparence, l'hôpital n'invite en général pas au voyage.

Il est le but, l'arrêt soudain et prolongé d'un voyage humain qui se perd dans la brume.

Carine n'aime pas les hôpitaux, ils sont souvent d'aspect peu accueillants avec leur grandeur démesurée, leur grisaille notoire.

Même rénové, l'hôpital demeure l'hôpital.

Un lieu froid, confiné, fermé où circulent médecins, patients, infirmiers, visiteurs comme en une ruche rendant visite aux malades dans des chambres angoissantes.

Et ce n'est pas le décor qui change quelque chose. Certes, le style peut faire illusion mais les allées et venues du personnel soignant ne trompent personne. Et cette odeur si caractéristique qui emplit le lieu, une odeur oppressante et presque suffocante.

L'odeur de la désinfection.

Les hôpitaux sont un concentré d'angoisses et d'urgences.

Les maladies circulent, sans doute plus qu'ailleurs.

Voici les urgences, ces secours des premiers instants portés au malade, victime d'une défaillance. On attend parfois plusieurs heures avant un premier diagnostic et le temps semble comme arrêté pour un long moment.

« Il faudra de la rééducation et cela ira mieux demain, n'ayez crainte, vous êtes entre de bonnes mains ».

Les visiteurs sont parfois plus angoissés que les malades qu'ils accompagnent.

Aux étages, les chambres de malades se ressemblent toutes, monotones.

Peu de visites en ces lieux. Les infirmiers, les soignants ne demeurent pas longtemps dans les chambres aux odeurs fades. Ils préfèrent souvent rester dans leur salle dédiée à la discussion, parfois au rire, à la détente.

Les malades blancs toussent, crachent, se retournent dans leur lit, parfois vomissent ou se plaignent.

A l'hôpital, on pleure parfois, on titube, on divague, on se traîne.

La maladie a ruiné les visages pleins et en bonne santé.

Elle a rendu la beauté de naguère laide et grise. Les enfants même n'ont parfois plus de cheveux et marchent comme des vieillards. Ils ont le regard trouble.

Il n'y a plus rien de commun entre l'homme diminué, affaibli, fourbu et le gaillard vert d'autrefois.

Les malades évoluent dans leurs couvertures et leurs draps froissés. Glacés ou en sueur. La sueur que donne la fièvre mauvaise.

Ils ont des perfusions pour les aider.

Certains n'ont pas la force de parler ou même de regarder.

L'après-midi est long et les murs beiges passé sont lourds de témoignages.

Le docteur arrive dans la chambre, décide de qui sort et qui reste pointant le patient de son doigt. Il faut faire de la place, surtout en temps d'épidémie.

Les contagieux sont dans des chambres à l'écart car il ne faut surtout pas contaminer les autres. Les visites sont alors encore plus rares, minutées, le masque sur le visage, les doigts gantés et la blouse de rigueur.

Parfois, certains malades fuient l'hôpital tels des condamnés à perpétuité.

On les voit dans leurs pâles chemises de nuit quitter leur chambre délavée à l'odeur fade, leur paquetage dans les bras dans les escaliers de l'établissement, se hâtant pour ne point être rattrapés par le personnel à l'affut d'une escapade.

Combien de fois sont-ils venus, les visiteurs stressés, pour assister un proche ou cet autre se faisant opérer tel jour ? Ils patientent à l'hôpital assis, prostrés avant que le chirurgien ait fait son travail ou bien ils font les cent pas ne pouvant conserver leur calme, allant et venant, impatients craignant plus ou moins la complication ou l'erreur.

Un ascenseur s'ouvre, ce n'est pas leur proche. Un autre et encore un. Toujours rien. Que le temps est long, que l'attente se prolonge !

Puis l'être aimé finit par sortir sur son brancard. On ne lui pose guère de questions car il est trop fatigué pour y répondre. Il n'a que l'envie de se reposer avant de quitter l'hôpital si cela lui est possible.

Carine a donc rendez-vous dans cet hôpital imposant et vieux. C'est l'hiver mais il ne fait pas trop froid. C'est l'hiver mais rien de plus. Ni neige, ni frimas. L'hiver calme sans rudesse. Un après-midi de grande banalité.

Elle entre par la porte principale, assez monumentale dans le temple de la santé perdue et se retrouve devant plusieurs ascenseurs.

Un seul fonctionne. Elle monte dans cet espace clos qui donne parfois des sueurs froides quand on a peur de rester coincé.

Les ascenseurs des hôpitaux n'inspirent guère confiance. On y entre, c'est vaste mais clinique car la lumière est crue et blafarde. Un grand miroir vous détaille des pieds à la tête. Vous êtes blanc comme un linge et seul dans ce milieu clôt. Et s'il survenait une panne soudaine, pris au piège alors ?

L'ascenseur monte ou descend. Il s'arrête. Un patient entre et l'ascenseur repart en direction de l'étage désiré.

Puis l'ascenseur se met soudain à descendre.

Carine ne comprend pas. L'ascenseur s'ouvre sur de longs couloirs silencieux aux murs ocre clair un peu sales. Elle sort, un peu perdue, avance.

Puis, elle lit sur une porte battante l'inscription suivante, terrible, claquante :

« Chambre mortuaire » et quelques autres informations à l'attention des professionnels de la chose. Inutile de préciser qu'il est strictement défendu aux égarés visiteurs de passer la porte. Curieuse cependant, Carine avance encore dans le couloir, tend le cou et croit voir au loin comme un grand vestiaire.

Malgré une vague envie douteuse qui la tenaille un peu d'en savoir davantage sur ce lieu hors norme, elle n'ose pas s'y aventurer pour découvrir l'empire de la mort. Elle pourrait très bien se trouver nez à nez avec un agent qui la brusquerait pour sa curiosité.

Elle est à quelques mètres seulement de l'endroit interdit. Un bon film d'épouvante pourrait s'y dérouler vers minuit.

Carine imagine déjà son retour dans ces couloirs à la tombée de la nuit, l'absence quasi-totale de bruit ou alors quelque petit cliquetis sournois quasi inaudible, un robinet qui doucement goutte.

-Obsédé souvent par la mort, l'être humain aime parfois se rendre dans certains lieux désertés de ses contemporains. C'est ainsi qu'il va parfois à l'hôpital comme but de voyage pour y faire quelque rencontre détonante. Au-sous-sol, il se rend seul après avoir emprunté un ascenseur incertain.

Attiré par la morgue, la réalité morbide du lieu qui effarouche, il imagine tous ces corps nus et impassibles reposant sous le drap froid clinique du destin, ces casiers inertes et muets.

Une envie pressante le pousse à pénétrer les lieux interdits au public, à voir la faucheuse de près, à observer ses œuvres.

Après tout, nous sommes curieux, fascinés par ce que nous ignorons et cet humain-là est passionné par l'étrangeté.

Parions que celle ou celui qui proposerait sur internet des contenus morbides trouverait la fortune.

Ces corps étalés - dénudés non pas pour l'amour et le plaisir charnel - pour la simple joie de voyeurs masochistes attirés avant tout par l'horreur de la décomposition ou de l'interdit ancestral.

Celui-là fera des émules sans aucun doute.

Nous sommes peut-être bientôt à l'orée d'un nouveau business. Après éros, voici thanatos triomphant bravant des interdits similaires.

La visite comme - si vous y étiez - du dernier lieu avant la disparition ultime, l'expiration.

On vous montrera sous de vives lumières inquisitrices ce que l'on cache à tous depuis la nuit des temps, ces corps blafards, osseux et de préférence rongés, ravagés par la maladie et le désespoir, ces visages décharnés de vieillards ayant souffert, ces pauvres jeunes chétifs fauchés si vite ou ces cardiaques obèses victimes de leurs appétits gargantuesques.

Et pour couronner le tout, pour un petit supplément financier, vous serez aux premières loges pour contempler les ébats douteux de quelque pervers avec un défunt.

Habitué à ces spectacles horribles, vous vous construirez une carapace de fer où tout glissera désormais sur votre cœur blasé.

Nul dans le passé n'aura été témoin de ce que vous aurez vu sans vergogne dans le plus pur anonymat de votre salon, à l'abri de la surveillance.

En même temps, là où ils se trouvent, les morts ne font plus de mal, ils n'ennuient personne, paisibles, sages dessous leur drap rêche et épais. Les salauds n'existent désormais plus et leurs actions viles n'atteignent plus personne.

Les sadiques ne sont plus que fumée tout comme les bons qui se sont envolés définitivement. Tous ces défunts ont rejoint le royaume d'où l'on ne s'échappe jamais.

Vieux, jeunes, femmes, hommes, ils terminent leur croisière en ce lieu mystérieux.

La mort demeure souveraine à l'hôpital.

C'est l'ultime reine de ce monde aléatoire, le dernier lieu de ces malades qui n'ont pu échapper à sa toute puissance maléfique. Et son ricanement s'entend de fort loin jusque dans les étages.

Partis après une opération délicate ou ayant souffert le martyr des jours durant ou après la longue déchéance ou vaincus par les pinces de ce terrible crabe ou un virus pandémique, les patients de la dernière heure finissent dans les caves de la faucheuse, tels des prisonniers de son royaume de peur et de sang.

L'hôpital est construit au-dessus d'un cimetière provisoire qu'est ce lieu de l'effroi et du massacre humain sans la honte car la mort ne rougit jamais de ses actes effroyables. Bien au contraire.

La rodeuse des couloirs est tapie dans ce sous-sol vénéneux et riche en os. Ce sont les malades qui lui assurent sa force.

Sans eux, il eut fallu qu'elle changeât de lieu mais l'hôpital lui procure ses meilleurs clients qu'elle prend de la naissance à l'âge caduque et les embaumeurs, humbles techniciens du néant, sont ses meilleurs ouvriers, ses précieuses mains.

Un carnage sans nom.

Elle a recueilli des milliers de vies qui auraient pu poursuivre leur chemin sur terre. Qu'elles aient été ou non innocentes, ces personnes ont connu la mâchoire acérée de cette criminelle.

Tous ces cadavres mis bout à bout empuantent comme milliers de charognes livrées à l'appétit d'asticots avides. Une orgie de pourriture sans le sang purulent et fade-

Des pas derrière Carine la font sursauter alors qu'il n'y a semble-t-il personne, une forme fantomatique au loin, quelque drap se relevant.

C'est alors qu'elle le voit soudain.

Ce n'est pas long mais suffisamment : cet homme pâle, longiligne portant le masque du coronavirus comme une figure affreuse échappée de l'au-delà qui ne manque pas de la faire chanceler. Le cœur de Carine se met à battre la chamade. Elle ferme les yeux et les rouvre.

L'homme a disparu comme sa peur sordide. Son imagination lui a joué un tour.

Elle se met à tituber après la vue de cet être affreux. Il lui semble que son âme ne tient plus que par miracle. Va-t-elle être emportée par une crise cardiaque dans les prochaines secondes ?

Elle tente de se retenir à la poignée d'une porte, elle est dans un brouillard épais sans nom où la faucheuse la cherche, la scrutant, attentive.

Et elle sent venir son dernier souffle dans le royaume des vivants. Puis elle se reprend cherchant à quitter les lieux en grande hâte.

Mais voici qu'elle se trouve cependant pris au piège dans cet hôpital dont les parois semblent se rapprocher affreusement. Elle ne peut plus sortir. Que va-t-elle devenir ? Elle est prisonnière de ce lieu de soins, terrible endroit.

Carine a peur et a froid.

L'hôpital est devenu pis qu'une prison, un gouffre dont elle ne voit pas le fond.

L'hôpital est comme un affreux animal qui la porte au plus bas, elle se sent glisser, disparaître soudain dans le tunnel de la nuit. Malgré ses tentatives pour sortir de cet enfer, elle ne parvient qu'à s'enfoncer davantage.

Puis c'est alors qu'elle rouvre les yeux. Elle se réveille.

Elle est allongée sur un lit, pauvre victime inerte face à des yeux inconnus qui la dévisagent étrangement.

Et l'ouïe lui revient alors comme par miracle.

«Elle va s'en sortir» entend-t-elle.

Ce sont des blouses blanches au visage inquiet mais qui retrouvent un peu l'espoir au fond de leur regard. Carine renaît soudain au monde. La clarté crue de l'hôpital lui apparaît soudain presque irréaliste. Puis elle se sent devenir cobaye.

A-t-elle été sciemment droguée ?
Finalement, elle ignore tout de son état.

Elle se lève à l'abri des regards et sort de la chambre.

Elle met du temps à trouver enfin la porte de sortie de l'hôpital pour s'enfuir de ce dédale impressionnant qui semble vouloir la retenir dans ses liens.

Dehors, elle ressent la liberté. Enfin.

Elle est bien, heureuse, calme, détendue.